

Ingrid Noll

CONFESSIONS D'UNE PHARMACIENNE

ROMAN

La reine du roman noir allemand
2 millions d'exemplaires vendus


CHARLESTON
NOIR

INGRID NOLL

CONFESSIONS D'UNE PHARMACIENNE

« *Levin finit par me révéler son plan génial, où les minuscules pilules de poison jouaient un rôle essentiel.* »

Hella Moorman l'admet d'elle-même: elle a toujours eu un faible pour les hommes à problèmes. Aussi n'est-ce pas vraiment une surprise lorsque son amant, Levin, la rend complice d'un meurtre qu'il commet. Alors qu'elle n'avait en réalité qu'un désir, fonder une famille, elle se retrouve entraînée malgré elle dans une série de mensonges et de tromperies.

Coincée dans une chambre d'hôpital, Hella raconte son histoire à sa voisine de lit: des aveux inattendus pour une oreille attentive qui n'est peut-être pas si innocente elle-même...

« Ingrid Noll réussit à créer, avec une vraisemblance effrayante, des personnages qui se laissent aller au mal, simplement parce que cette solution leur semble la plus facile. »

Sunday Times

Ingrid Noll est une des plus grandes voix du roman policier allemand. *Confessions d'une pharmacienne*, son troisième roman paru en 1999 aux éditions Calmann-Levy, connaît immédiatement un grand succès international. Depuis, ses livres ont été traduits en 27 langues.

Traduit de l'allemand par Jean-Luc Tiesset

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-633-2



9 782368 126332

7,50 euros
Prix TTC France
Rayon: Thriller


CHARLESTON
NOIR

www.editionscharleston.fr

Titre original :

Die Apothekerin

Copyright © 1994, Diogenes Verlag AG, Zürich.

© Calmann-Lévy, 1999, pour la traduction française.

Traduit de l'allemand par Jean-Luc Tiesset

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-633-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Ingrid Noll

CONFESSIONS
D'UNE PHARMACIENNE

Roman

Traduit de l'allemand
par Jean-Luc Tiesset



Les biens que ma mère avait hérités de son clan se limitaient en tout et pour tout à deux choses : un adage familial, « Inutile de parler d'argent, il suffit d'en avoir », et un orgueil aussi démesuré qu'incompréhensible. Son attitude vis-à-vis de mon père était généralement teintée de soumission ; mais en son absence, elle était très capable de se faire aussi grosse qu'un tyrannosaure. Nous autres enfants n'en prîmes conscience que dans ces jours mémorables où mon père, sans raison apparente, perdit à ce point tout appétit pour la chair qu'il en devint végétarien et voulut convertir aussi sa famille. Considérant que nous étions en pleine croissance, il avait néanmoins la bonté de nous tolérer un peu de saucisson de Lyon, un œuf le dimanche ou quelques miettes de viande hachée à la sauce tomate.

Si d'autres maîtresses de maison se faisaient volontiers une tasse de café à quatre heures de

l'après-midi, notre mère quant à elle, petite et corpulente, s'adonnait en compagnie de mon frère et moi à une véritable orgie de viande. C'était bien le seul moment où elle se laissait aller à copiner avec nous, et nous en ressentions une joie sordide.

Comme pour l'élimination d'un cadavre, tout reste de viande devait avoir disparu avant le retour de mon père. Os, couenne, gras, effluves, assiettes souillées, rien ne devait révéler notre crime secret. On se lavait les dents, on vidait la poubelle, on vaporisait du citron dans la cuisine pour lui rendre son état d'innocence.

Mais j'étais la vraie petite fille de son papa, et je souffrais de mon infidélité carnassière. Si son revirement alimentaire ne s'était opéré un an avant le grand traumatisme de mon enfance, je m'en serais attribué la faute.

Mon père aimait aussi les adages en matière d'argent. Nous apprîmes de bonne heure qu'il n'a pas d'odeur, qu'on ne le trouve pas sous le sabot d'un cheval et qu'il régite le monde, sans toutefois faire le bonheur. Mais il se contentait le plus souvent de murmurer : « L'argent n'est pas un sujet de conversation. » Il le dépensait selon son bon plaisir ; quand mon frère âgé de onze ans prétendit apprendre le piano, on ne fit aucune difficulté pour acheter un instrument de concert qui orne aujourd'hui encore le salon de mes parents, alors qu'il ne servit en tout et pour tout que huit mois. En revanche, papa s'obstina à me faire payer de mon argent de poche équerres, surligneurs, épingles à cheveux et chaussures de tennis. Ma mère elle-même ignorait combien son mari gagnait, mais elle

s'estimait en droit de le classer dans la catégorie des très hauts revenus. Comme on ne parlait pas d'argent chez nous, elle était contrainte de formuler ses éventuelles exigences au travers d'allusions obscures. Pour mon baccalauréat, en revanche, mon père m'offrit la petite voiture que mon frère aurait tant aimé avoir.

J'avais appris de bonne heure que l'amour parental peut s'acheter par de bons résultats. Mes parents étaient fiers de mes bulletins, de mon application, de mes premiers succès de ménagère.

Certaines photos me montrent en pleine activité de jardinage, chapeau de paille sur la tête et arrosoir à la main. Mon père m'a prise aussi en cuisinière, parée d'un grand tablier à carreaux, m'appliquant à décorer divers pâtés de sable à l'aide d'un tube de dentifrice, et également, *last but not least*, en infirmière. Tous mes baigneurs et ours en peluche sont allongés sur mon lit d'enfant, leurs membres brisés enveloppés de pansements géants réalisés avec du papier hygiénique. Certains ont la rougeole, imprimée à la craie rouge sur leurs visages de poupée. Une fois seulement dans mon souvenir, ce syndrome de l'infirmière fut prétexte à une vive discussion avec mes parents : celle où je pratiquai un vigoureux bouche-à-bouche à une taupe en état de décomposition avancée.

Je m'imaginais encore à l'époque être l'enfant chérie de la famille : une gentille petite fille consciencieuse qui portait sans rechigner ses petits foulards. Lors de ma première rentrée des classes aussi, je comblai toutes les espérances, en bonne petite écolière

qui devait surtout briller par la suite dans le domaine des sciences naturelles. Dès l'âge de dix ans, je me mis à collectionner les plantes ; je les mis sous presse et me confectionnai un herbier qui est aujourd'hui encore en ma possession. Tout ce qui me touchait de près ou de loin se devait d'être soigneusement entretenu et rangé, ma chambre était un modèle d'ordre, je choisisais des compagnes de jeu à mon image, jusqu'à mon élevage de vers de terre à la cave qui était séparé de la réserve de pommes par une cloison étanche, conformément aux règles d'hygiène.

Au collège, mon comportement de bonne élève cessa de me valoir l'estime de mes camarades. Ma manie de souligner consciencieusement dans les livres les phrases importantes à l'aide d'une règle et d'un surligneur jaune fut tournée en dérision : je passais pour le type même de la fayotte. En vain, je me cherchais des camarades. Les compliments permanents des professeurs ne faisaient qu'envenimer ma situation.

J'avais douze ans au moment des faits. Durant un interclasse, le professeur s'absenta, et j'en profitai pour filer aux toilettes – ce que je faisais bien trop souvent, par pure nervosité. Lorsque je voulus rentrer dans la classe, impossible d'ouvrir la porte : une douzaine d'enfants au moins s'arc-boutaient contre elle de l'intérieur, on entendait des murmures et des rires étranglés. Je n'avais pas pour habitude de succomber rapidement à la panique, mais je m'étais déjà sentie si mal tout au long de cette triste matinée de janvier que je ne pus retenir davantage mes larmes. De toutes mes forces, je me jetai contre cette

porte de bois grise, écaillée, qui me séparait de tous les autres. Les cours allaient reprendre quelques instants plus tard, je n'aurais eu qu'à attendre la sonnerie et tous se seraient empressés de regagner leur place à l'arrivée du professeur, la mine innocente. Mais au lieu de prendre du recul par rapport à la situation, je pris de l'élan.

La porte céda comme si nul ne l'avait jamais tenue, et je franchis le seuil à la manière d'un boulet de canon. Je sentis la poignée de cuivre rebondir durement dans ma main, avant de me retrouver les quatre fers en l'air sur le linoléum vert ; presque au même instant, le professeur fit son entrée. Mes ennemis se précipitèrent sur leurs chaises, tourbillonnant comme des farfadets.

Naturellement, on me questionna. Je ne dis rien, jamais on ne m'aurait pardonné une trahison. Bientôt, le calme revint, mais un garçon manquait. « Axel est sorti en titubant », affirma ma voisine. Notre professeur envoya quelqu'un à sa recherche, mais il revint bredouille. Elle finit par sortir en personne dans le couloir, appela, se rendit même jusqu'aux toilettes des garçons, s'acquittant jusqu'au bout de son devoir de surveillance. Quelqu'un finit par dire qu'Axel avait dû filer chez lui, de crainte que je ne l'accuse. Comme il trouvait toujours le premier prétexte venu pour faire l'école buissonnière, la chose parut plausible.

Axel fut retrouvé quatre heures plus tard. Ainsi que le démontra l'autopsie, je lui avais défoncé le crâne avec la poignée de la porte. Par malheur, il était justement en train de regarder par le trou de la serrure quand les autres avaient lâché prise sans

crier gare. Axel s'était réfugié dans le cabinet de géographie, sans doute par peur d'être puni et en proie à un violent mal de tête. Il avait succombé à une hémorragie cérébrale.

Il y eut une enquête de police dont je me souviens à peine. Lorsque les premiers billets plus ou moins anonymes atterrirent à ma place, mes parents me changèrent d'école. Sur des lambeaux de papier aux lignes bleues était écrit : CRIMINELLE.

Mon père me regardait parfois très longuement, les yeux emplis de larmes et d'une lassitude infinie.

On m'envoya dans un lycée de jeunes filles tenu par des ursulines, et je m'adaptai docilement. Surtout, ne pas se faire remarquer, telle était ma devise. Je n'étais d'ailleurs en butte à nulle hostilité, la nouvelle du meurtre d'Axel ne s'étant pas répandue jusque là-bas (ma nouvelle école se trouvait sur le territoire d'une autre commune). Je passais pour une élève modèle, plutôt ennuyeuse, ce qui me convenait parfaitement. Cela ne changea que lorsque j'atteignis l'âge de seize ans et sentis naître en moi un indéfinissable désir de complément masculin.

Le souvenir me tourmente maintenant que je suis cloîtrée ici, nuit et jour.

On n'a guère de repos dans cet hôpital où, même en secteur privé, on se retrouve contre sa volonté dans une chambre à deux lits. Impossible d'avoir une lecture sérieuse. Le personnel soignant vous dérange en permanence, température à prendre, comprimés à avaler,

faute de mieux pour satisfaire les sens ; et puis l'attente des repas insipides, les visiteurs étrangers qui vous espionnent plus ou moins volontairement – tout cela emprisonne les journées dans un carcan rigide. Nous éteignons de bonne heure. Telle Schéhérazade, je raconte des détails de plus en plus spécifiques de ma vie. Mme Hirte en revanche, ma voisine de lit, n'a sans doute pas grand-chose d'intime à raconter. Chez les vieilles filles, il ne faut pas s'attendre non plus à une vie amoureuse passionnante ni à de véritables scandales. Elle a été admise au service gynécologique de l'hôpital de Heidelberg pour une ablation de l'utérus. Elle affirme qu'il s'agit d'un simple myome, d'une tumeur bénigne qui lui cause cependant bien des désagréments. Moi, je pense qu'il s'agit d'un cancer.

Heureusement que Pavel m'a apporté les albums de photos. Je les regarde souvent, faute de pouvoir lire. Il m'arrive même de montrer quelques photos à ma voisine. Avec ses cinquante-huit ans et ses cheveux teints en bleu, elle est tout le contraire de moi. Elle ne reçoit guère que la visite d'une femme encore plus âgée qu'elle, qui parle essentiellement de son chien et de ses propres expériences d'hôpital. Quand Pavel est assis près de mon lit, Mme Hirte le regarde non sans un certain intérêt ; tandis que nous parlons à voix basse, elle fait semblant de dormir, mais je suis sûre qu'elle épie mes visiteurs comme moi j'épie les siens.

Ma voisine sait maintenant que je suis marquée du stigmate du crime, qu'on m'infligea à l'âge de douze ans. Elle l'a appris avec une curiosité non déguisée.

Si je raconte ma vie à cette inconnue, c'est probablement pour moi une sorte de thérapie qui, à l'inverse du célèbre divan, ne coûte rien. En tout cas, je constate que

cela m'aide de confier ainsi mes expériences personnelles dans la pénombre incertaine de notre chambre de malades à une étrangère que je ne reverrai sans doute jamais, comme s'il s'agissait d'un confesseur.

Je l'aurais volontiers tutoyée, mais ce n'était pas à moi, la plus jeune, de le faire. En guise de premier pas, je lui proposai de m'appeler tout simplement Hella. Mais elle me remit à ma place. Qu'attendre aussi d'une femme qui va jusqu'à dire « madame Rômer » à celle qu'elle dit être son amie.

— *Si vous aviez dix-sept ans, madame Moormann, alors on pourrait peut-être l'envisager...*

Je répliquai vertement :

— *En tout cas, vous pourriez être ma mère.*

Je venais de toucher un point sensible : un éclair s'alluma derrière ses verres de lunettes. Mais cela ne nous empêche pas de bien nous entendre. Je trouve curieux que cette femme déplore la perte de son utérus, alors qu'elle supporte les douleurs comme un soldat. En fin de compte, à son âge, l'organe prélevé est aussi superflu qu'un goitre.

Parfois, lorsqu'elle est aux toilettes, je jette un coup d'œil à ses affaires dans le tiroir de sa table de nuit et dans l'armoire : un courrier de la caisse de maladie indique sa date de naissance, son état civil (célibataire) et son prénom (Rosemarie), mais il n'y a ni lettres personnelles ni photos. Elle a déposé au coffre son argent et ses bijoux, elle-même me l'a dit. Ce serait imprudent de laisser des objets de valeur sans surveillance dans la chambre. Elle n'est sans doute pas pauvre, sinon elle ne pourrait s'offrir les soins en privé. Et puis elle a un parfum, des pyjamas, une robe de chambre de prix et d'un raffinement peu commun.

Je lui ai raconté récemment avoir mené une double vie alors que j'étais encore très jeune. Je ne pouvais voir son visage dans l'obscurité, mais j'étais sûre qu'il s'était renfrogné.

J'aimais les hommes qui allaient encore plus mal que moi. Mes aventures déplacées demeureraient certes dissimulées à mes professeurs et à mes camarades de classe, mais non à ma famille indignée. J'ai sans doute en ce temps-là brisé le cœur de mon père. Sa petite fille blonde et innocente traînait avec de drôles d'oiseaux, des individus peu recommandables qu'il eût préféré ne jamais rencontrer. Pour comble de malheur, cela ne passa pas avec la puberté. De même que j'avais arraché jadis les jambes de mes poupées pour le simple plaisir de les leur recoudre, je me mis par la suite en quête d'âmes masculines malades afin de les guérir. Le fait d'être assez forte pour résoudre les problèmes d'autrui me permettait de surmonter les miens.

Sur mes photos d'enfant, j'ai un visage très éveillé, voire polisson. Mes yeux bruns semblent enregistrer tout avec une grande précision. J'essaye de lire dedans : exprimaient-ils déjà ce désir que j'ai de conquérir l'amour des autres en les choyant et en les dorlotant ? Ce besoin typiquement féminin, qui se reporte normalement sur les petits enfants mais peut aussi s'exprimer dans le jardinage, la cuisine, les petites attentions envers l'entourage, se manifestait chez moi avec une particulière prédilection pour les victimes masculines. Mes parents auraient dû alors

me pousser à faire du baby-sitting ou m'acheter un cheval. Au lieu de cela, ils encadraient mes diplômes.

Au début, je n'étais nullement consciente de mon attirance magnétique pour les marginaux, les malades et les névrosés. Dès les bancs de l'école, j'avais un ami héroïnomane qui n'attendait que d'être sauvé par moi. Je mangeais en ce temps-là le chocolat par kilos, je discutais des nuits entières avec mon chéri en pleurs et volais à mes parents de l'argent, des cigarettes et de l'alcool. S'il n'avait pas fini en prison, je travaillerais aujourd'hui encore à sa désintoxication. À cette époque, j'étais d'une fidélité à toute épreuve.

Le suivant fut un marin au chômage. Bien sûr, il ne manque à ma collection ni le dépressif, ni le malade chronique, ni l'ancien suicidaire, ni même le détenu libéré avec un vautour tatoué sur la poitrine.

Ma profession de pharmacienne n'a fait que contribuer à enrichir ma collection : au mépris des règlements, je ne me suis pas contentée d'ouvrir la trappe à ordonnances à celui qui souffrait et avait besoin de médicaments en pleine nuit, je lui ai aussi ouvert ma porte.

Pour clarifier une fois pour toutes mon propre rôle dans ces diverses tragédies, j'ai entamé à plusieurs reprises une thérapie, mais l'ai toujours interrompue. La guérison de mes protégés accaparait tout mon temps. Et je n'avais nul besoin d'analyste pour savoir que, malgré mon apparence sage, j'étais attirée par tout ce qui était en marge de la société bourgeoise.

J'avais peur de cet abîme en moi ; je me voyais parfois morte en rêve, assassinée par l'un de mes amants

sans jamais avoir mis au monde un enfant. Ensuite, je me réveillais avec un sentiment d'inutilité, car une vie sans maternité me semblait une vie gâchée. J'ai beau être intelligente, travailleuse, j'ai toujours su qu'une créature, un être de chair en moi, revendiquait aussi sa part. Une fois dans ma vie au moins, je voulais connaître la sensation d'enfanter, de faire corps avec la création. Le sable s'écoulait dans le sablier. Un enfant signifiait pour moi bien des choses : un petit être qu'on peut modeler à sa guise, dont on peut faire ce qu'on veut, qu'on peut couvrir de cadeaux et protéger à l'infini. Je voulais que l'enfant ait part à tout ce qui constituait ma vie. Il ne devait manquer de rien, ni d'amour ni d'épingles à cheveux. Je voulais lui donner un père exemplaire qui aurait un bon métier et un revenu assuré, issu d'une bonne famille et doué d'intelligence. Mes compagnons d'alors se disqualifiaient d'eux-mêmes.

Mme Hirte ronflait.

2

Mon amie d'enfance, Dorit, vint me voir un dimanche. Elle ne peut le faire que lorsque Gero garde les enfants. Interrompant notre bavardage, le médecin et sa suite firent une entrée remarquée.

Par décence, Dorit se rendit dans le couloir. Toujours les mêmes questions :

— Est-ce que ça va ? Des problèmes avec vos varices ? La couture vous fait mal ?

— Quand pourrai-je rentrer chez moi ? demanda Mme Hirte.

Le chef de clinique n'aime pas prendre de décisions, elle devrait le savoir. Lançant un regard vers la poche d'urine, il dit ironiquement :

— Vous aimeriez être libérée avec un cathéter ?

Quand Dorit eut repris sa place à mes côtés, je lui expliquai que nous ne pouvions souffrir le docteur Kaiser – pour une fois, Mme Hirte opina –, à l'inverse du docteur Johanssen, le chef de service.

— *Mais il vous regarde les yeux dans les yeux deux secondes de trop, dis-je à Dorit, tu sais qu'il n'en faut guère plus pour tomber amoureuse.*

Mon amie éclata de rire. Par défi ou par gentillesse, elle mêla Mme Hirte à la conversation.

— *Hella a raison, vous ne trouvez pas ?*

Ma voisine desséchée grogna, sortit son journal du dimanche et se plongea dans la page économique.

On peut parler des jours et des nuits durant de sa propre famille, mais la plupart des femmes préfèrent entendre des histoires d'hommes. Je pars du principe que Mme Hirte ne vivra plus bien longtemps et qu'elle est incapable de divulguer quelque information que ce soit – je me fais donc fort de lui offrir encore quelques heures d'insomnie particulièrement excitantes. Le plus souvent, elle n'ajoute aucun commentaire à mes descriptions. Une fois seulement elle laissa échapper un « mais vous êtes folle ». Cela m'a amusée ; j'avais bien envie de la provoquer un peu, cette vieille toquée. Je parlai donc de Levin avec force détails.

Quand j'ai fait sa connaissance, j'ai d'abord cru que ma phase de rédemptrice touchait à sa fin. J'avais un ami tout ce qu'il y a de normal, qui avait certes quelques années de moins que moi et était encore étudiant, mais semblait cependant aspirer à une existence bourgeoise. En secret, je pensais au mariage, aux enfants, mais jamais je ne me serais permis d'évoquer de tels projets. Il faut laisser du temps à un homme jeune.

Si Levin n'avait pas toujours eu la vie facile, il n'en était pas pour autant devenu criminel, il ne s'était mis ni à la drogue ni à la boisson et n'était pas coureur. Il souffrait que sa mère fût partie pour Vienne avec un autre homme juste après le décès subit de son père. Non loin de Heidelberg, à moins d'une demi-heure de chez nous, vivait son grand-père à la peau dure, d'humeur chagrine, qui faisait principalement appel à son unique petit-fils lorsqu'il s'agissait de porter des lettres, tailler sa haie ou lui servir de chauffeur. Il est symptomatique que j'aie fait la connaissance de Levin en allant acheter une voiture d'occasion.

Les voitures ont pour moi la même valeur que les machines à laver. Outre le prix et le kilométrage, la seule chose qui m'intéresse, c'est la couleur – elle doit être passe-partout.

Alors que je déambulais dans la cour du concessionnaire, un grand échelas traînait lui aussi alentour, lisant les cartons accrochés derrière les pare-brise. Sans lui accorder davantage d'attention, je me mis à la recherche d'un vendeur capable de me renseigner.

— Voilà qui serait bien, dit le jeune homme en désignant un cabriolet.

Je hochai négativement la tête.

— Êtes-vous déjà montée dans une décapotable ? Avez-vous senti le vent caresser votre joli petit nez ?

Je le regardai, effrayée.

— Qu'est-ce qu'on vous a offert pour votre vieille voiture ? demanda-t-il.

— Deux mille marks, dis-je. Il commençait à m'agacer.

Quand nous pénétrâmes ensemble dans la boutique, je le laissai faire. J'ai, malheureusement pour moi, honte de marchander. Levin s'y prenait comme un marchand de chevaux. Je fus impressionnée du résultat, mais pour tout dire, je ne voulais pas de cette voiture si peu sérieuse.

Contre mon gré, je finis par me retrouver assise côté passager pour un tour d'essai, Levin conduisait, et le marchand sur la banquette arrière énumérait en me hurlant dans les oreilles les divers avantages de la voiture.

— Pourquoi portez-vous si courts vos cheveux blonds ? demanda Levin. Ce serait magnifique de les voir voler au vent...

— Vous n'avez qu'à acheter vous-même ce cabriolet, s'il vous plaît tant. Quant aux cheveux blonds, laissez donc les vôtres voler au vent...

— Pour nous, étudiants, ce genre de voiture reste du domaine du rêve.

Voilà pourquoi il portait ce blouson de pilote râpé, acheté d'occasion. Pauvre jeune homme.

Au bout de deux heures, le cabriolet trop rouge était garé devant chez moi, et j'avais souscrit un crédit.

Les jours suivants, je ne pus m'empêcher de soupçonner que Levin travaillait en sous-main pour le marchand de voitures – dans le commerce des chevaux, tous les coups sont permis. Mais je me trompais.

Un dimanche matin, la grande perche se présenta chez moi.

— Avec un si beau temps..., commença-t-il.

Je lui expliquai que je travaillais justement à ma thèse de doctorat, que c'était la raison pour laquelle j'avais pris un emploi à mi-temps dans une pharmacie, et que j'avais besoin du week-end pour rédiger si je voulais arriver au point final.

Levin était au volant. Il m'avait apporté en cadeau une paire de lunettes de soleil, un modèle sorti droit du marché aux puces qui me donnait l'air d'une star des années 1960. On peut toujours dire de moi que j'ai bon cœur et que je suis bonne copine, je reste très circonspecte envers les compliments relatifs à mon apparence.

Mais il se trouva que Levin n'était pas un flatteur. Il possédait cette qualité de pouvoir s'exalter comme un enfant.

— Jamais encore je n'ai vu un si beau jardin ! s'exclama-t-il lorsqu'il inspecta mon appartement au terme de notre excursion.

Et cependant, mon balcon n'était pas différent de mille autres accrochés à n'importe quel deux-pièces d'un immeuble récent. C'est vrai que j'adore les fleurs : il y avait des bacs où grimpaient des capucines jaunes, rouges et orangées, des pots où fleurissaient des roses, des géraniums et même des lis, et les barreaux de fer étaient gracieusement enlacés de pois de senteur roses et blancs.

Pour le garder encore un peu auprès de moi, je prétendis lui recoudre un bouton arraché. Il dit qu'il pouvait le faire lui-même :

— La maladresse serait un mauvais début pour un dentiste.

Étonnée, je demandai pourquoi il étudiait la chirurgie dentaire, car cela ne convenait pas à son personnage.

— Pour la même raison qui a fait de vous une pharmacienne, dit Levin. Pour gagner beaucoup d'argent.

Je l'observai attentivement ; était-ce là l'opinion qu'il avait de moi ?

Lors de l'excursion suivante, nous passâmes au tutoiement, mais sans en arriver aux mots doux. À sa troisième visite, il tenait dans ses bras un jeune chat qu'il me tendit, rayonnant. Je dois avouer que pour moi, il n'est rien de plus charmant qu'un chaton. Plusieurs fois déjà, on m'en avait proposé un, mais sachant la responsabilité qui m'incomberait, j'avais toujours refusé. Durant la journée, je n'étais pas à la maison, j'étais souvent de garde la nuit à la pharmacie, et si je voulais partir, qui s'occuperait de l'animal ? Levin passa outre mes hésitations.

— C'est un mâle, comment va-t-il s'appeler ?

— Le chat Murr, dis-je en pensant au chat de mon grand-père que j'avais tant aimé lorsque j'étais enfant.

— Ça ne me plaît pas, rétorqua Levin. Il s'appellera Tamerlan.

J'avais à présent un cabriolet et un chat et je ne m'étais choisi ni l'un ni l'autre. Et à plus ou moins brève échéance, j'eus également un jeune homme dans mon lit.

Je me suis souvent demandé si Levin n'avait pas été séduit par le seul cabriolet. La voiture jouait un rôle érotique dans notre relation, chez lui en tout cas. Mais pour moi, c'était le premier ami auprès

duquel je pouvais rire et retrouver mon innocence. Je ne demandais naturellement pas à Levin s'il avait déjà eu beaucoup de femmes, mais cela me semblait peu probable. Même si nous dormions ensemble avec une certaine régularité, il investissait beaucoup plus de temps en conversations. C'était moi le plus souvent qui prenais l'initiative d'une petite heure de tendresse, ou pour mieux dire, quelques minutes.

Nous allions parfois jusqu'à Francfort pour une séance de cinéma. Je trouvais cette dépense inutile, d'autant qu'on pouvait voir le même film chez nous à Heidelberg. Mais je prenais plaisir à sillonner à toute allure la contrée aux côtés d'un être d'humeur euphorique.

Pour tout dire, c'était une époque heureuse. Je m'étais juré de ne subvenir ni à la nourriture, ni à la boisson de Levin, de ne pas le bercer dans son sommeil ni lui repasser ses chemises, ni même dactylographier à sa place. Mais en fin de compte, ce fut lui qui bricola sans cesse ma voiture et y installa deux enceintes et un autoradio presque neuf. Il descendait la poubelle en partant ou ramenait au chat des restes de poisson de la gargote où il avait ses habitudes. Je ne pouvais être sans cœur au point de refuser un steak aux oignons à ce jeune homme maigre ; il y avait rarement de la viande digne de ce nom au restaurant universitaire. J'eus l'indulgence de lui nettoyer la baignoire, d'acheter des chaussettes et des caleçons afin qu'il trouve quelque chose de propre à se mettre en sortant de son bain moussant antistress.

Je ne travaillais plus guère à ma thèse. Levin m'en empêchait, il estimait le titre de docteur

superflu pour une pharmacienne. Je lui expliquais qu'à la pharmacie, je faisais plus ou moins le travail d'une vendeuse (avec des connaissances en informatique), mais qu'avec une qualification attestée par un diplôme, j'aurais en revanche la possibilité de trouver une place dans l'industrie ou dans la recherche.

— Où gagne-t-on le plus ? demanda-t-il.

— Probablement dans l'industrie, ou alors il faut avoir sa propre officine. Ce qui me plairait le plus, c'est une activité scientifique, si possible dans le domaine de la toxicologie.

Pour des raisons tactiques, je gardai le silence sur mes aspirations bien plus réelles.

Toutes les trois semaines, j'assurais la garde de nuit ; Levin passait volontiers me voir et se faisait un peu expliquer mon travail.

— Ce n'est vraiment pas passionnant, déplorai-je. Dans la pharmacie de mon grand-père, il y avait encore nombre d'ordonnances à préparer selon les prescriptions du médecin, mais je n'ai malheureusement plus à le faire que pour quelques dermatologues.

À mon grand regret, je n'avais rien hérité du fonds de mon grand-père, si ce n'est quelques fioles et mortiers. On avait vendu la pharmacie. Levin voulut voir mon héritage ; je suis toujours furieuse de ne pas avoir pu récupérer la collection de cannes de mon grand-père. À son époque, les hommes marchaient sans porte-documents ni attaché-case, et avaient les mains libres pour tenir une canne ou un parapluie. Aujourd'hui, les collectionneurs font la chasse à ces précieuses antiquités ; jadis, mon grand-père pou-

vait se les procurer pour quelques sous auprès de ses clients. Il possédait une canne de médecin ornée d'un serpent en ivoire, une canne d'opéra en bois de rose et émail, des cannes d'ébène et de corne aux pommeaux d'argent, bronze, écaille et nacre. Je me souviens de têtes de lions et de dragons qui m'attiraient et me faisaient peur tout à la fois lorsque j'étais enfant, je me souviens d'une canne-épée. Mon père a tout vendu.

Je sortis les jolis petits flacons bruns aux étiquettes manuscrites du compartiment à chapeaux de mon armoire.

— Donne-m'en un, quémanda-t-il, j'y mettrai ma lotion après-rasage.

Il choisit naturellement mon flacon préféré, le plus petit et le plus fin. Sur l'étiquette passée, une inscription en anglais à l'encre violette suscita l'intérêt de Levin. Il ôta en force le bouchon de verre taillé et renversa le contenu sur un coussin de soie. Des tubes minuscules se répandirent, de l'épaisseur d'un gros ongle et d'une longueur de deux à quatre centimètres. Levin lut à voix haute : « Apomorphine hydrochlor., Special formula No. 5557, Physostigmine saly-cil. gr 1/600, Poisons list Great Britain, Schedule I... » Il me regarda avec curiosité.

— Poison ?

— Évidemment, dis-je, rien d'extraordinaire pour un pharmacien.

Levin ouvrit prudemment l'un de ces tubes de poupée, en sortit le coton et préleva un comprimé. Je ne pus que m'étonner moi aussi de sa petitesse, sa taille était inférieure à celle de ma pupille.

Ce qui intéressait Levin, c'était que dans les États totalitaires, des politiciens haut placés ou des détenteurs de secrets dissimulaient une capsule de poison dans une dent creuse pour pouvoir se suicider et échapper à la torture, si besoin était.

— Mais je ne savais pas le poison si mignon à regarder...

Je lui repris les petits tubes, rinçai le flacon à l'eau de lessive bouillante et le lui tendis.

Je me fis plus tard des reproches d'avoir conservé durant des années ce genre de produits dangereux dans ma garde-robe. Plus d'un candidat au suicide avait déjà passé la nuit chez moi ; heureusement que ces temps étaient révolus ! Je cherchai une nouvelle cachette pour mon poison, vidai dans la poubelle le contenu d'un sachet de lavande, mis les petits tubes à la place et fixai le sachet à l'aide d'une épingle de sûreté à l'intérieur d'une jupe de laine longue que je portais rarement.

Mon amie de faculté Dorit est passablement accaparée par deux petits enfants. Nous ne nous voyons hélas que rarement, à chaque fois qu'elle a besoin de reprendre du Valium. Elle profite alors de l'occasion pour venir faire un brin de causette avec moi. Nous étions attablées au *Café Schafheutle*, quand je l'entendis me répéter une fois de plus que je ne devais pas me murer dans mon travail, sous peine de ne jamais trouver de mari ni fonder une famille.

— Écoute Dorit, je n'arrive pour ainsi dire plus à travailler en ce moment ; j'ai un nouvel ami...

— C'est vrai ? J'espère que ce n'est pas encore un toquard !